

## *La sexualité des appelés en Algérie*

in Jean-Charles Jauffret (dir.), *Des Hommes et des femmes en guerre d'Algérie*, Paris, Autrement, 2003, p.402-415.

Bons pour le service, les hommes qui partent en Algérie sont aussi " bons pour les filles " - selon l'expression populaire que les jeunes appelés arborent parfois cousue dans un macaron sur leur poitrine. L'acte sexuel est programmé, passage obligatoire pour tout militaire, sur le chemin d'une virilité que la guerre est censée tremper<sup>1</sup>. Certains vont s'empressez de perdre leur virginité avant d'embarquer pour l'Algérie. D'autres, plus tard, au voisinage de la mort, voudront faire l'amour une dernière fois ou ne pas mourir sans l'avoir fait. Comme l'amour et la mort, le sexe et la guerre ont bien avoir plus en commun qu'il n'y paraît.

Excluant les professionnels de la guerre, cette étude s'intéresse à quelques années ou quelques mois de la vie de ces jeunes hommes qui durent partir se battre en Algérie. Leur sexualité rencontre la guerre alors qu'ils ont une vingtaine d'années, la plupart du temps moins de vingt-cinq ans. Certains sont mariés, d'autres ont des enfants mais ils ne sont pas la majorité. Leur " culture " sexuelle, comme l'écrit l'un d'entre eux *a posteriori*, est " riche en tabous et pauvre en connaissances " <sup>2</sup>.

S'intéresser à leur sexualité n'est ni trivial ni secondaire. Cela permet de poser un certain nombre de questions sur les spécificités de cette guerre mais aussi de s'interroger sur la manière dont la sexualité et, au-delà, l'affectivité sont vécues, mais peut-être aussi utilisées ou canalisées, au sein de ces groupes d'hommes que sont les unités militaires, prises dans un contexte de danger, de peur et d'inconnu<sup>3</sup>.

À première vue pourtant, les autorités se soucient peu de la sexualité des militaires. Plus généralement, leur santé ne les intéresse que dans la mesure où une fatigue importante ou, *a fortiori*, une maladie peut aboutir à une invalidité plus ou moins longue et priver ainsi une unité de forces vives. En Algérie, les textes officiels ne s'attachent pas à la dimension morale de la sexualité des soldats<sup>4</sup>, de même qu'aucune trace n'existe d'une crainte de nature proprement guerrière : les relations avec des femmes algériennes ne sont pas décrites comme dangereuses pour la vie des

---

<sup>1</sup> À ce sujet, sur le siècle précédent, voir Odile Roynette, *Bon pour le service : l'expérience de la caserne en France à la fin du XIXe siècle*, Paris, Belin, 2000, 458 p.

<sup>2</sup> Lettre de Jean Vuillez à l'auteur, 27 février 2002.

<sup>3</sup> Les sources sont peu nombreuses dans les archives militaires. Elles sont marquées par un souci sanitaire. Il est indispensable de les compléter par des témoignages de militaires, écrits ou oraux.

<sup>4</sup> Sur le cas français pendant la Première Guerre mondiale, voir Jean-Yves Le Naour, *Misères et tourments de la chair durant la Grande Guerre*, Paris, Aubier, 2002, 411 p. Sur le cas britannique dans la deuxième, voir Mark Harrison, " Sex and the citizen soldier : health, morale and discipline in the British Army during the World War II ", p.225-250, in Roger Cooter, Mark Harrison, Stev Sturdy (eds), *Medicine and moderne warfare*, Amsterdam, Atlanta, G.A., 1999, 286 p.

militaires<sup>5</sup>. Plus exactement, elles ne sont pas décrites du tout : la sexualité est presque exclusivement présentée en liaison avec le danger vénérien.

La morbidité vénérienne connaît en effet un taux assez élevé, toujours due pour l'essentiel à des blennorragies - la syphilis et le chancre mou étant les deux autres maladies les plus courantes tandis que la maladie de Nicolas Favre est beaucoup plus rare<sup>6</sup>. Secrétaire médical de son unité, Pierre Gibert se souvient de soldats défilant l'un après l'autre à l'infirmerie, dévoilant tous un slip souillé et se voyant prescrire le même traitement tandis qu'il inscrit, imperturbablement, sur le cahier des consultations " blennorragie, blennorragie ..." <sup>7</sup>. Souvent ignorants des risques encourus, les soldats doivent parfois surmonter leur pudeur : c'est en tout cas à quoi les incite un médecin-chef dans une note où il leur rappelle que le secret médical leur sera garanti et où il leur promet les pires souffrances et conséquences s'ils tardent à consulter : " C'est une maladie bénigne si elle est bien traitée, terrible si elle est négligée " <sup>8</sup>... En cas de doute, la direction du service de santé de la 10<sup>e</sup> RM diffuse par ailleurs une note de service afin que nul médecin militaire n'ignore comment reconnaître et soigner ces blennorragies<sup>9</sup>.

Pour les autorités militaires, les responsables des maladies vénériennes sont nécessairement et exclusivement les prostituées. La note du médecin-chef, encore une fois, est on ne peut plus claire : " En AFN où il n'est pour ainsi dire pas possible d'avoir des relations avec des femmes de connaissance, le mieux est d'aller à la maison de tolérance ; là les filles sont surveillées et si l'un d'entre vous est contaminé il est facile de retrouver la femme pour la faire soigner ; de plus, il y a là une cabine prophylactique installée qui vous permet de prendre quelques précautions ". Et il insiste encore, pratique : " Il faut se méfier des clandestines qui racolent dans les rues, elles ne sont pas contrôlées et la plupart du temps elles sont malades, ce qui explique qu'elles vous coûtent moins cher. Méfiez-vous en particulier des femmes qui présentent des ganglions inguinaux ou des pertes " <sup>10</sup>. Dans certains secteurs, des causeries faites par des médecins militaires viennent rappeler ces principes de base aux soldats.

L'armée incite en effet ses hommes à fréquenter les maisons de tolérance où la prostitution est surveillée au moyen d'un carnet à souches pour chacune des prostituées. Ce carnet doit mentionner le nom, le matricule et le corps des militaires ayant des relations sexuelles avec elle. Il est rempli par la proxénète qui dirige la maison de tolérance et qui remet, par ailleurs, au soldat (à moins que ce ne soit la prostituée elle-même qui le fasse) une " fiche de contact " grâce à laquelle les

---

<sup>5</sup> Contrairement au cas indochinois décrit par Michel Hardy dans " BMC et prévention sanitaire ", *RHA*, n°1, 1994, p.38-43.

<sup>6</sup> Le médecin lieutenant-colonel Lacroux le déplore pour les premières années de la guerre in " Le service de santé des armées en Algérie, 1830-1958 ", numéro spécial de *Regards sur la France* réservé au corps médical, 1958, p.223.

<sup>7</sup> Pierre Gibert, *Il ne se passe rien en Algérie, février 1958-avril 1959*, Paris, Bayard, 2001, 138 p., p.29.

<sup>8</sup> Note du capitaine Costerousse, médecin-chef du 77<sup>e</sup> B.S., datée vraisemblablement de 1957, 1H 3504/1.

<sup>9</sup> Note de service du 17 septembre 1958, 1H 3995/1.

<sup>10</sup> Note précitée du capitaine Costerousse.

médecins militaires espèrent pouvoir retrouver facilement l'origine d'une contamination<sup>11</sup>.

Cet encadrement sanitaire de la prostitution est poussé à l'extrême dans le cas des BMC, les bordels militaires de campagne. Institution militaire, les BMC sont *a priori* réservés à certaines troupes, notamment la légion et les unités nord-africaines. Le BMC est alors constitué par " une équipe de femmes nord-africaines dirigées par une concessionnaire de même origine, qui est mise à la disposition exclusive des militaires nord-africains sous le contrôle de l'autorité militaire " <sup>12</sup>. Si les prostituées sont payées directement par les hommes qui les fréquentent, un tarif minimal est fixé par le commandant du territoire militaire. Le BMC est installé dans des locaux militaires inaccessibles à la population civile et les frais de transport des prostituées de leur port d'embarquement d'origine à leur bordel sont " imputés au budget de la guerre ". Ces femmes sont, par ailleurs, susceptibles de se voir infliger des sanctions par le commandement.

Ainsi des prostituées spécialisées pour une clientèle militaire sont mises à la disposition de certaines troupes<sup>13</sup>. Dans l'idéal on tente, pour les unités nord-africaines, de faire correspondre le pays d'origine des prostituées avec celui des militaires. Le haut commandement assure alors un travail qu'une lettre du secrétaire d'État aux forces armées " terre " qualifie, en 1956, de " prospection " puis d'" opérations de recrutement " <sup>14</sup>. Des femmes mineures peuvent même être recrutées, comme ces jeunes filles de vingt ans du BMC de Turenne<sup>15</sup>. Ce qu'écrit Jean-Yves Le Naour à propos de la Première Guerre mondiale est toujours d'actualité pendant la guerre d'Algérie : " Plus que la prostitution en elle-même, l'armée redoute le sexe libre, le désordre de la prostitution sauvage et clandestine. Dès que celle-ci peut être contrôlée et surveillée, elle n'est plus une menace et devient un élément de l'intendance des armées " <sup>16</sup>.

Les femmes des BMC sont particulièrement surveillées par les médecins militaires et elles sont soignées gratuitement par le service de santé de l'armée. Gérard Zwang, qui sert en Algérie en tant que chirurgien, a ainsi dû remplacer à deux reprises le médecin responsable de cette inspection obligatoire : les prostituées avaient subi en prévision de sa visite un nettoyage sauvage à l'écouvillon<sup>17</sup>... Quant aux militaires, ils passent aussi une visite médicale avant leur visite au BMC.

Théoriquement réservé à certaines troupes, le BMC sert souvent de maison de tolérance pour l'ensemble des unités stationnées dans un secteur. L'institution

---

<sup>11</sup> Note de service du médecin général Bizien, directeur du service de santé du CAO, novembre 1957, 1H 3995/1.

<sup>12</sup> Instruction confidentielle de l'EMA fixant le statut des BMC des unités nord-africaines stationnées sur le territoire métropolitain, 19 mai 1947. Elle a, par extension, été appliquée aux unités nord-africaines de l'Algérie. 7U 572/10.

<sup>13</sup> Des bordels mobiles de campagne sont également organisés par l'armée d'Afrique. Voir Jean-Charles Jauffret, *Soldats en Algérie 1954-1962*, Paris, Autrement, 2000, 365 p., p.297-298.

<sup>14</sup> Lettre du secrétaire d'État aux forces armées " terre " aux généraux commandant les 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> RM ainsi qu'au commandant en chef des FFA, le 17 juillet 1956, 7U 572/10.

<sup>15</sup> Lettre du général de Pouilly au général Crépin à leur propos, le 4 mars 1961.

<sup>16</sup> Jean-Yves Le Naour, *op. cit.*, p.173. Sur la mise en place des bordels militaires en 1918, voir p.201-218

<sup>17</sup> Gérard Zwang, *Chirurgien du contingent*, Montpellier, UMR 5609 CNRS-ESID, Université Paul-Valéry, 2000, 170 p., p.125.

militaire n'a toutefois pas développé outre mesure ces établissements arguant du fait qu'en Algérie, contrairement à la métropole, les maisons de tolérance civiles étaient toujours autorisées<sup>18</sup> et pouvaient, elles aussi, être fréquentées par les militaires rassurés, sur le plan médical, par l'obligation faite aux prostituées d'avoir un carnet à souches. Les autorités sont néanmoins dans l'obligation d'organiser les loisirs sexuels afin d'éviter les attroupements devant les maisons closes et une affluence excessive à l'intérieur. Les militaires susceptibles de se rendre dans un même établissement se voient ainsi indiquer la tranche horaire réservée à leur unité par leurs supérieurs<sup>19</sup>.

Il y a donc bien en Algérie une prise en charge par l'armée des besoins sexuels supposés de ses hommes. Elle se limite cependant à une gestion des flux et une surveillance prophylactique minimale. Somme toute, l'institution s'intéresse peu à la question sexuelle : la raison principale est sans doute à trouver dans les conditions de vie des militaires en Algérie. Si les permissions, les périodes de garnison en ville ou les visites au BMC peuvent constituer des contextes favorables à une certaine fréquentation féminine, le quotidien des troupes est surtout marqué par l'isolement et la solitude, nous y reviendrons.

La visite au BMC ou à la maison close de la ville où on peut passer une permission semble une expérience courante pour de nombreux militaires ; ainsi le « bordel » de Maison-Carrée, dans la banlieue d'Alger, est présent dans plusieurs récits de souvenirs<sup>20</sup>. Il n'est pas alors inhabituel en France que les jeunes hommes connaissent leur premier rapport sexuel avec une prostituée<sup>21</sup> ; la guerre d'Algérie peut avoir été l'occasion de cette initiation. C'est précisément ce qui fait horreur au jeune appelé Jean Faure, pétri d'un idéal de l'amour autrement moins glauque : " Je ne veux pas connaître l'amour par un geste banal, à la va-vite, comme pour se soulager! " <sup>22</sup> Orso, le héros de Georges Mattéi dans le roman inspiré de son expérience algérienne, *Disponibles*, se rend dans une maison close, puis renonce, dans un premier temps : il " pensa qu'il était allé au bordel pour tirer son coup. Ce qui l'avait retenu, c'était la tristesse de ces femmes et la tristesse de tous ces hommes, mariés pour la plupart. Ils riaient fort, bien sûr, mais il y avait, au fond d'eux, quelque chose de brisé " <sup>23</sup>.

Certains militaires espèrent séduire une jeune fille européenne lors de leur permission ou de leur séjour en ville. Une note de service du CAO se fait l'écho de ces tentatives, parfois réussies : elle mentionne des militaires qui, dans les rues d'Oran, donnent le bras à des femmes ou les enlacent, ont des enfants dans les bras ou poussent des voitures d'enfant, portent des sacs à provisions, etc<sup>24</sup>. Certains

---

<sup>18</sup> Fiche non datée, 1H 2452/1.

<sup>19</sup> Lettre du général Lorillot au ministre de la Défense Nationale, 25 novembre 1955, 1H 2452/1.

<sup>20</sup> Dans *Disponibles*, Georges Mattéi livre une description assez précise d'une maison close de Tizi-Ouzou et des conversations et comportements des militaires présents. *Disponibles*, p.48-50.

<sup>21</sup> En 1972 encore, le rapport Simon révèle qu'un Français sur dix a eu sa première expérience sexuelle avec une prostituée.

<sup>22</sup> Jean Faure, *Au pays de la soif et de la peur. Carnets d'Algérie (1957-1959)*, Paris, Flammarion, 2001, 172 p., p.45, journal à la date du 2 décembre 1957.

<sup>23</sup> Georges-M. Mattéi, *Disponibles*, Paris, Maspero, 1961, 169 p., p.51.

<sup>24</sup> Note de service du bureau du personnel du CAO sur la tenue des militaires en garnison à Oran, 5 octobre 1960, 1H 4261/1.

soldats se souviennent aussi, qu'à la fin de la guerre, " les filles pieds-noirs nous étaient interdites. Il y avait l'OAS dans le coin. On se serait fait égorger, ils pouvaient pas nous voir "<sup>25</sup>.

Si l'attitude des jeunes filles peut expliquer que le flirt ne soit pas toujours aisé, la principale raison tient à l'isolement des militaires qui sont, pour la plupart, très peu au contact de la population européenne. Pour quelques rares officiers ou sous-officiers rejoints par leur femme en Algérie ou affectés près de leur foyer, l'immense majorité des militaires français passent la plus grande partie de leur période de service loin de toute présence féminine européenne. Le voisinage des femmes algériennes est beaucoup plus fréquent ; il ne semble pas qu'il ait donné lieu à des liens affectifs ou sexuels consentis.

La solitude est certainement un des sentiments les plus partagés dans cette armée. Elle vient en tête des sentiments choisis par les soldats pour caractériser leur séjour en Algérie dans l'enquête menée par *La Vie catholique illustrée* fin 1960<sup>26</sup>. Le haut commandement s'en préoccupe quelquefois, comme pour la fête des mères, où il veille même à ce que soit distribué à tous les soldats un poème, à charge pour leur commandant d'unité de les inciter à en joindre le texte aux " vœux qu'ils ne manqueront pas d'adresser à leur mère "<sup>27</sup>! Pas un récit de souvenirs qui ne mentionne l'attente des lettres, la déception quand elles n'arrivent pas. " Ici nous n'avons pour subsister que le courrier, la lecture et la bière ", note Ugo Ianucci dans son journal<sup>28</sup>. L'importance des lettres est également relevée par Gérard Zwang : " Les précieuses lettres sont souvent portées sur soi comme un talisman : voilà pourquoi on en trouve toujours, avec les photos, dans les poches et portefeuilles des morts au combat "<sup>29</sup>.

Leur épouse, leur fiancée, leur flirt manquent aux appelés partis souvent dans les premiers mois, plus rarement les premières années, d'une relation régulière. Les messages radiophoniques, rarement, le courrier, plus souvent, tentent de maintenir un lien, qui risque de se distendre avec la séparation. L'importance de cette préoccupation apparaît aussi dans la rubrique spéciale que consacre *Le Bled* au courrier du cœur<sup>30</sup>. Combien de militaires ne se sont pas inquiétés de la fidélité de la femme qui les attendait et ne se sont pas imaginé qu'elles vivaient des aventures loin d'eux? Combien ont appris, par une lettre qui n'arrivait pas ou par une dernière explication épistolaire, que leur histoire d'amour était finie? Deux ans après la fin de

<sup>25</sup> Témoignage recueilli par Coline Pellegrini et cité dans son mémoire de maîtrise, *Les appelés du contingent pendant la guerre d'Algérie. Travail sur sources orales et archives privées*, sous la direction de M. Prudhomme, Université Lumière-Lyon II, 2001, 192 p., p. 139.

<sup>26</sup> La solitude est le sentiment qui caractérise leur séjour en Algérie pour 229 militaires sur les 922 ayant répondu à l'enquête. La souffrance arrive en deuxième position (205/922). Malgré le caractère difficilement exploitable de cette enquête et le fait que cette question, en particulier, guide les lecteurs en leur proposant une liste de sentiments, la place de la solitude paraît bien reflétée un sentiment massif en Algérie. Enquête publiée par Xavier Grall sous la titre *La génération du djebel*, Paris, Le Cerf, 1962, 125 p., p.25.

<sup>27</sup> Note de service du général Salan, 17 mai 1957, 1H 2452/1. Cette incitation et cette distribution sont renouvelées en 1958.

<sup>28</sup> Ugo Ianucci, *Soldat dans les gorges de Palestro*, Lyon, Aléas éditeur, 2001, 99 p., p.48, 28 juillet 1959.

<sup>29</sup> Zwang, *op.cit.*, p. 99.

<sup>30</sup> La rubrique du *Bled*, " Une guitoune et un cœur ou le courrier de Jeanine " est mentionnée par Jean-Charles Jauffret, *op. cit.*, p.296.

la guerre, le succès des *Parapluies de Cherbourg* témoigne de l'écho trouvé auprès du public par la fiction de Jacques Demy, qui montre un jeune couple brisé par la longue absence du jeune homme, parti en Algérie après leur première nuit d'amour. Il ignorera pendant des années une paternité car sa petite amie, enceinte, a épousé un autre homme, compréhensif.

Des décennies plus tard, Jean Debernard, ancien appelé, s'attache aussi à décrire les émotions quotidiennes des simples soldats d'Algérie. La douleur de la séparation ne lui échappe pas. Dès le début du troisième livre que lui a inspiré son expérience, il note : " Quand le soleil se couche derrière les collines, on dirait que la tristesse en profite pour se réveiller. C'est l'heure des femmes. L'instant si fort de leur absence "<sup>31</sup>. Mais l'absence n'est pas seulement celle des proches : en Algérie, les militaires sont aussi, le plus souvent, privés de toute présence féminine. L'Algérie devient alors pour eux " ce pays sans femme, ce bled sans âme "<sup>32</sup>. Les seules Européennes qu'ils croisent parfois, dans le bled algérien, sont les ASSRA. Evoquant le trouble produit par leur visite, Gérard Périot fait mine de s'interroger : " Que peut-il sortir de bon lorsque deux jeunes filles de vingt ans, célibataires comme de juste, font intrusion dans un milieu de baroudeurs esseulés dont la plupart ne voient qu'une fois l'an leur femme et leurs gosses? "<sup>33</sup> Les infirmières peuvent aussi déclenchées des réactions physiques intempestives<sup>34</sup> ou des élans affectueux révélant davantage un éloignement prolongé de la gent féminine en général qu'un attrait spécifique pour la femme en question.

Dans cet environnement marqué par une faible fréquentation des femmes, quelle peut être la sexualité des militaires? Assurément la continence forcée en est la caractéristique majeure. Mais la sexualité prend aussi d'autres formes, plus imaginaires ou plus inhabituelles - qui peuvent être repérées. Elles ressortissent à trois catégories qui ne s'excluent pas l'une l'autre : la sublimation, la compensation, la transgression.

Autant les femmes en chair et en os sont absentes de la vie quotidienne de la majorité des militaires en Algérie, autant elles sont extrêmement présentes dans leurs discussions et leur environnement, mental comme visuel. Combien de chambrées ne sont pas décorées, en effet, de photos de femmes plus ou moins vêtues, découpées dans des magazines? Projections d'une sexualité dont ils sont privés, ces images sont aussi, pour les soldats, l'occasion de rivaliser dans une virilité éprouvée en groupe. Elles sont prétextes à des commentaires où se mêlent imaginaire et vécu, fantasme et expérience passée. Appelé au commando V22 du 23<sup>e</sup> RI, Jean Vuillez évoque ainsi ces " récits, échanges, " réflexions " lancés à la cantonade dans les chambrées : fanfaronnades plutôt grossières et lourdes dans lesquels il faut déceler des significations contradictoires : un machisme qui cache mal une ignorance réelle, une pratique limitée ... voire inexistante ". Ce qui n'empêche pas, note-t-il finement,

---

<sup>31</sup> Jean Debernard, *Simple soldats*, Arles, Actes Sud, 2001, 203 p., p.14.

<sup>32</sup> Faure, *op. cit.*, p.57.

<sup>33</sup> Gérard Périot, *Deuxième classe en Algérie*, Paris, Flammarion, 1962, 282 p., p.150-151.

<sup>34</sup> Gérard Zwang évoque ces érections, voire éjaculations, incontrôlées, *op. cit.*, p.62.

qu'avec " les bons copains ", " le ton [soit] plus sérieux " : " On dit sa rage d'être loin de celle qu'on aime, on soutient les valeurs de fidélité, de mariage " <sup>35</sup>.

Ces photographies accrochées au mur, au dessus du lit, peuvent aussi devenir le support d'une sexualité onaniste <sup>36</sup>. " Le cuirassier Morgani se masturbe tous les trois jours. Quand il est de garde " : ainsi commence même le récit éclaté que Daniel Zimmermann rédige à son retour d'Algérie, tout entier fait d'émotions, de sentiments et de pulsions <sup>37</sup>. Georges Mattéi évoque aussi ce moment privilégié de solitude nocturne où le soldat posté, seul, en sentinelle peut se donner un peu de plaisir <sup>38</sup>. Entre misère sexuelle et sexualité d'attente, la relation des militaires au sexe est dominée par ce que Jean Faure appelle " la brûlure du désir " <sup>39</sup>. Certains ont pu faire alors l'expérience de relations homosexuelles. Les récits de souvenirs sont, sur ce point, extrêmement pudiques <sup>40</sup>, confirmant sans doute le statut de parenthèse que les militaires accordent à ce moment de leur vie sexuelle.

Plus que toute autre activité, c'est la boisson partagée qui semble avoir fourni aux militaires le dérivatif le plus ordinaire à leurs différents manques. L'alcool inquiète régulièrement les autorités. Ainsi une directive du service de santé aux armées du CAA vise à réglementer, dès 1956, la consommation de bière par unité. C'est en effet cette boisson qui est massivement ingurgitée <sup>41</sup>. " Jusqu'en 1954, nos éthyliques s'intoxiquaient au vin rosé, et, plus rarement, à l'anisette. Mais la guerre a ouvert un vaste débouché aux grands brasseurs des deux bords de la Méditerranée et la bière a pris, très vite, et de très loin, la première place, dans la genèse de ce type de toxicomanie ", note ainsi un médecin-commandant <sup>42</sup>. Les médecins se voient dans l'obligation de rappeler que la bière peut rendre ivre, voire ivre mort <sup>43</sup> ; elle peut aussi provoquer des accidents de la route. En ZNO, on tire ainsi les leçons de cette consommation excessive d'alcool : après avoir annoncé qu'un dosage de l'alcool dans le sang serait effectué systématiquement en cas d'accidents de la circulation entre des véhicules militaires, le commandement décide, neuf mois plus tard, que " les conducteurs seront *a priori* considérés comme coupables " <sup>44</sup>...

<sup>35</sup> Lettre de Jean Vuillez à Raphaëlle Branche, 27 février 2002.

<sup>36</sup> Selon Gérard Zwang (*op. cit.*, p.62), *Histoire d'O* circule aussi sous le manteau à cette fin. Ce livre, paru sous le pseudonyme de Pauline Réage en 1954 chez Jean-Jacques Pauvert, fut considéré immédiatement par certains comme un chef-d'œuvre de la littérature érotique. L'intervention de la censure lui fait partager alors la réputation douteuse d'une pornographie plus ordinaire.

<sup>37</sup> Daniel Zimmermann, *80 exercices en zone interdite*, Paris, édition Robert Morel, 1961, 84 p., p. 13.

<sup>38</sup> *Disponibles*, *op. cit.*, p.52.

<sup>39</sup> Faure, *op. cit.*, p.71.

<sup>40</sup> Dans son entretien avec Andrew Orr, Daniel Z. évoque ainsi l'homosexualité sadique régnant vis-à-vis des Algériens et l'existence de viols d'hommes. Attentif à ses propres sentiments, il note que " cela devait réveiller des pulsions très troubles chez ces garçons. Chez moi le premier d'ailleurs ". Mais il ne s'aventure pas plus loin dans la confession, remarquant simplement : " C'est une période qu'on a vécue entre parenthèses par rapport à notre vraie personnalité. Il y a un fort dédoublement, spécifique à cette guerre ". Andrew Orr, *Ceux d'Algérie. Le silence et la honte*, Paris, Payot, 1990, 245 p., p.111. Voir le passage que j'ai coupé en prenant mes notes.

<sup>41</sup> Sur la consommation de bière et les tentatives de lutte contre l'alcoolisme du commandement, voir Jean-Charles Jauffret, *op. cit.*, p.213-216.

<sup>42</sup> " Le service de santé des armées en Algérie ", *op. cit.*, p.220.

<sup>43</sup> Des notes de service sur le coma éthylique existent jusqu'en 1962.

<sup>44</sup> Notes de service de la direction du service de santé de la 5e DB, ZNO, des 12 novembre 1956 et 14 août 1957, 1H 3995/1.

Des psychanalystes feraient le lien entre l'absorption d'une quantité importante d'alcool et la sexualité, évoquant vraisemblablement le stade oral de Freud. Des mécanismes de régression et de compensation semblent en effet à l'œuvre dans ces groupes d'hommes maintenus ensemble dans l'ennui et la solitude de l'autre sexe. Sans ce détour par l'interprétation analytique, les observateurs militaires, aussi, ont fait le lien entre sexualité et consommation excessive d'alcool.

Pour le père Henri Péninou, aumônier de la 25<sup>e</sup> D.P., la boisson et la femme sont les deux réalités qui contribuent, de manière privilégiée, à l'équilibre ou à la déchéance d'un homme. " On boit beaucoup dans nos unités. On boit trop. On laisse facilement sa dignité au fond d'un verre ", déplore-t-il avant de demander à chacun de faire le point. Mais surtout, il s'indigne de ce que " beaucoup ici, en Algérie, perdent de vue ce sens de la femme [égale de l'homme dans le plan de Dieu], de sa valeur, de sa dignité. On laisse s'oblitérer les exigences de fidélité conjugale ou de chasteté personnelle. " Il décrit des militaires qui finissent, " avec toutes les facilités que connaît l'Algérie en ce domaine, par considérer la femme comme une chose et non comme une personne " et leur reproche de s'avilir quand ils " croient être ou devenir des hommes " <sup>45</sup>. Le prêtre leur suggère, bien sûr, une autre voie empreinte de foi et de respect.

Bien éloignés de ce souci moral, les médecins militaires voient en l'alcool un vecteur favorisant les maladies vénériennes. En effet, selon le médecin-chef Costerousse, préférant toujours l'exagération à la nuance, " c'est toujours après une bonne " cuite " que l'excitation sexuelle fait trouver désirable n'importe quelle femme, si pourrie soit-elle, et les " chaudes pisses ", la syphilis, sont souvent les souvenirs les plus marquants des lendemains de fête " <sup>46</sup>. De fait, qu'il soit compensation passive ou agent d'un passage à l'acte, l'alcool est le compagnon régulier des réunions de militaires. Il les accompagne aussi dans les maisons closes et parfois dans les viols collectifs de femmes algériennes.

Les relations avec les Algériens peuvent en effet prendre le visage de la violence sexuelle. Le viol fait partie des violences de guerre subies par la population dans certains secteurs d'Algérie <sup>47</sup>. Certains l'expliquent par l'absence trop longue de femmes. Ainsi Michel V., interrogé par Andrew Orr, a dû menacer ses hommes de leur tirer dessus pour empêcher un viol : ils avaient passé " des mois sans contact avec une femme, sans même pouvoir leur parler " <sup>48</sup>. Le viol est aussi une composante régulière des séances de torture <sup>49</sup> : que ce soit de manière directe ou, plus souvent,

---

<sup>45</sup> Henri Péninou, *Notre vie chrétienne en Algérie*, mai 1959, 31 p. Publié sous le titre *Réflexions sur les devoirs du soldat*, Montpellier, UMR 5609 CNRS-ESID, Université Paul-Valéry, 1998, 86 p. (+ 40 p. de photographies). Citation p.45.

<sup>46</sup> Note déjà citée du médecin-chef Costerousse. L'adjectif " pourrie " désigne ici des femmes contaminées.

<sup>47</sup> Voir Raphaëlle Branche, " Des viols pendant la guerre d'Algérie ", *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n°74, juillet-septembre 2002.

<sup>48</sup> Andrew Orr, *op. cit.*, p.136.

<sup>49</sup> Si, à l'époque, ce terme est réservé à une pénétration vaginale, nous l'employons ici dans son sens actuel défini par l'article 332 du code pénal : " Tout acte de pénétration sexuelle, de quelque nature qu'il soit, commis sur la personne d'autrui, par violence, contrainte ou surprise ".



indirecte, par l'intermédiaire d'objets, notamment de bouteilles<sup>50</sup>. Les hommes comme les femmes en sont victimes.

La dimension sexuelle se retrouve aussi de manière explicite dans les tortures qui s'en prennent au sexe des victimes et à leurs seins ainsi que dans les menaces qui les accompagnent quand elles portent sur l'émascation. Cette dimension est sans doute présente de manière plus diffuse dans l'ensemble de ces violences où un individu sans défense et totalement nu se trouve soumis à la volonté d'un groupe d'hommes<sup>51</sup>. Elle apparaît d'ailleurs dans l'emploi du mot "jouir" que certains militaires utilisent alors : "Si tu avais vu la femme jouir", raconte ainsi un de ses camarades à Ugo Ianucci, à propos d'une séance de "gégène"<sup>52</sup>.

Sans en venir à de telles extrémités, une menace sexuelle pèse sur les relations entre armée française et population algérienne. Depuis Palestro, les militaires français savent que tomber dans une embuscade risque d'être synonyme d'émascation *post mortem*. Les images de ces soldats la bouche emplie de leurs organes génitaux ont dû peupler bien des cauchemars, alimenter bien des peurs<sup>53</sup>. De l'autre côté, certaines troupes françaises ont pu s'attirer une réputation de violence sexuelle assurée<sup>54</sup>. Surtout, l'obligation qui fut faite aux soldats français de "s'assurer de la véracité du sexe des femmes" a pu conduire à des attouchements systématiques entre les jambes, en-dessous ou au-dessus des vêtements. Jean Vuillez se souvient ainsi du contrôle des habitants du douar voisin opérés par les membres de son commando, chaque jour, au retour du marché : "La fouille, pour être complète, note-t-il, se termine toujours, pour toutes les femmes, par le passage de la main entre les cuisses"<sup>55</sup>.

Que reste-t-il de ces habitudes une fois les militaires rentrés en France et rendus à la vie civile? Que deviennent certains réflexes acquis dans la manière de considérer les femmes, algériennes ou européennes? Période d'initiation privilégiée de la virilité, la guerre construit, en miroir, une certaine image des femmes<sup>56</sup>. De

---

<sup>50</sup> Dans son journal, à la date du 13 août 1956, Paul Fauchon évoque ces "bouteilles mal placées". *Journal de marche du sergent Paul Fauchon*, Montpellier, UMR 5609 CNRS-ESID, Université Paul-Valéry, 1997, 137 p.

<sup>51</sup> Sur la pratique de la torture dans l'armée française, Raphaëlle Branche, *La torture et l'armée pendant la guerre d'Algérie*, Paris, Gallimard, 2001, 464 p.

<sup>52</sup> Ianucci, *op. cit.*, 4 mai 1959, p.22. Ce champ lexical est développé dans le livre de Jean-Pierre Vittori, *Confessions....*, p.138. Un jeune OR se voit conseiller ainsi par une équipe du DOP : "Un interrogatoire, c'est comme quand on fait l'amour. Une règle essentielle : prendre son temps. Savoir se retenir longuement au moment crucial. Maintenir la douleur comme le plaisir à son paroxysme. Surtout ne pas dépasser ce palier, sinon le partenaire te claque entre les doigts. Si tu parviens à bien le motiver, il parle. L'orgasme, quoi. Sinon, il tombe dans les pommes. Si vous aimez les femmes, mon lieutenant, vous devez comprendre".

<sup>53</sup> Dans les récits romancés tirés de son expérience en Algérie, Daniel Zimmermann décrit le cauchemar que fait un soldat : il se voit prisonnier alors que les "fellaghas" sodomisent à tour de rôle les prisonniers avant de leur couper les couilles et le sexe et de leur mettre dans la bouche. Daniel Zimmermann, *Nouvelles de la zone interdite*, Levallois-Perret, édition Manya, 1992, 100 p., p.91-92.

<sup>54</sup> Il n'y a qu'à voir les descriptions que Mouloud Feraouf fait de certains villages de Kabylie dans son *Journal, 1955-1962*, Paris, Le Seuil, rééd. 1994, 348 p.

<sup>55</sup> Jean Vuillez, *J'étais "appelé" à la guerre d'Algérie*, manuscrit confié à l'auteur et déposé à l'IHTP. Extrait de son journal daté du 27 octobre 1960, p.19. Voir aussi, R. Branche, "Être soldat en Algérie face un ennemi de l'autre sexe", *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, tome 109, n°2, 2002, p.143-150.

<sup>56</sup> Voir les analyses de George L. Mosse dans *L'image de l'homme. L'invention de la virilité moderne*, Paris, éd. Abbeville, 1997, 216 p. "La charpente de la virilité moderne ne tenait pas debout toute seule : il fallait qu'elle soit étayée par le statut des femmes d'une part, par des ennemis d'autre part, apparemment déterminés à la détruire" (p.60)

même qu'ils mettent quelque temps pour perdre certains réflexes - de peur, de violence, de protection -, de même les nouveaux civils retrouvent-ils avec quelques balbutiements leurs modes de relation et de vie sociale antérieurs à leur départ. Ainsi Jean Faure qui, de retour en France, cherche toujours l'amour mais se heurte, comme en Algérie, à la guerre, qui fait obstacle. " Pourquoi faut-il que toutes les filles qui s'offrent à moi ne m'emportent pas et me laissent indifférent ou indécis alors que je rêve de " violence " ? ", note-t-il huit mois après son retour. " Je suis né dans le bled en Algérie, dans la guerre. Je voudrais mourir à la guerre pour renaître à l'amour " <sup>57</sup>.

Des permissions trop rares, souvent reportées ou trop courtes pour pouvoir rentrer en métropole n'ont pas permis d'atténuer notablement cette situation. A l'inverse, le report régulier de leur date de libération qu'ont eu à supporter beaucoup de militaires n'a pu qu'accentuer la coupure avec la vie civile antérieure.

Au retour, un désir de rattraper le temps perdu a pu jouer. Ainsi, dans l'enquête de *La Vie catholique illustrée*, plus des deux tiers des lecteurs qui répondent n'étaient " ni fiancé, ni marié " avant de partir, et seul un gros tiers est encore dans cette situation au retour : un tiers d'entre eux s'est marié. Quelle place prend, dès lors, leur expérience algérienne dans la vie de couple? Il est impossible de le dire faute d'études précises jusqu'à ce jour - les indices étant, de toute façon, difficiles à rassembler.

La dimension plus strictement sexuelle de cette question n'est pas forcément plus simple. Il est évident que de nombreux militaires ont situé d'emblée un certain nombre de leurs activités sexuelles en Algérie dans une parenthèse, fort éloignée de leur vie civile, voire de leur vie d'hommes mariés. Mais combien, au contraire, ont découvert là-bas des pratiques nouvelles qu'ils ont rapportées en métropole? Même le journal du doux idéaliste qu'est Jean Faure pendant son séjour en Algérie porte la marque de cette importation. À son retour, son langage est devenu plus vulgaire, et son désir des femmes et de l'amour est exprimé de manière beaucoup plus crue, plus explicitement sexuelle. Il note ainsi, trois jours après son retour : " Il me faudrait une petite pour me changer les idées. Mais je m'en méfie comme de la peste et je me méfie encore plus de moi-même. Je préférerais encore me branler plutôt que de me lancer 'corps et biens' dans je ne sais quelle aventure ! Surtout, pas de chaînes ", avant de noter, étonné, " mon arme me manque. J'ai l'impression de chercher sans arrêt mon P.M. " <sup>58</sup>.

Avec le temps, les sensations connues pendant la guerre se modifient et l'expérience algérienne trouve peu à peu sa place parmi les souvenirs de chacun. Parfois un livre de Mémoires vient dire ces premières années de l'âge adulte mais les années qui suivent l'Algérie, elles, n'ont la plupart du temps pas droit de cité dans ces écrits. L'historien ne peut alors que constater l'épuisement d'une source essentielle.

---

<sup>57</sup> Faure, *op. cit.*, p.148, 20 février 1960.

<sup>58</sup> Faure, *op. cit.*, p.117, 23 juin 1959.

